

# Gwladys Constant, le réel droit dans les yeux

PROPOS RECUEILLIS PAR **MARIE LALLOUET**

Collégienne et lycéenne dans les années 1990, Gwladys Constant a repris le chemin de l'école en 2005 pour y enseigner les lettres, au collège d'abord, au lycée depuis 2013. Femme, professeure et écrivaine, Gwladys Constant conjugue ces trois identités dans une œuvre prolifique dont le réel contemporain est la matière de prédilection. Un réel contemporain dont la violence ne saurait être ignorée.

**Entre les années 1990 telles que vous les avez vécues et ce que vous devinez de la vie des adolescents qui sont vos élèves aujourd'hui, diriez-vous que la violence a changé ?**

La violence est la même et je ne vois pas de différences fondamentales dans les pratiques (moqueries, insultes, racket), mais sont apparus le média Internet, le téléphone mobile et les réseaux sociaux. Cette caisse de résonance complexifie tout. Quand j'étais au collège et que quelque chose s'y passait mal, il y avait une vraie coupure quand je rentrais à la maison. Ces deux mondes n'avaient pas de connexion entre eux. Ce qui a changé, c'est que la violence peut désormais être continue. Les murs ont explosé, les zones de repli ont disparu.

**Les enfants sont-ils plus en danger ?**

Ça dépend de la robustesse de leur structure psychologique mais un enfant fragile, exposé, qui n'a plus de zone de repli, est en effet en plus grand danger. Le harcèlement par exemple, qui a toujours existé, envahit tous les espaces de votre vie si vous en êtes victime. Cette disparition des espaces de sécurité peut conduire au suicide et

c'est ce que j'ai voulu montrer dans *Lettre aux bureaux de ma sœur* (Oskar, 2018).

**Quand on aborde votre travail d'écrivain, on a le sentiment que vous vous assignez une mission de mise en garde. Pour cela, vous semblez convoquer tout le monde : les enfants en tant qu'enfants mais aussi en tant qu'élèves, l'institution scolaire, les parents... Cette multiple convocation, que l'on voit par exemple dans *L'Étendard collégien est levé*, donne une couleur particulière à votre travail d'écrivain. Est-ce délibéré ?**

Je n'aime pas les étiquettes et je suis très attachée au transgénérationnel. En fait, je n'ai découvert la littérature de jeunesse qu'en arrivant dans mon métier d'enseignante, au collège, et j'ai rencontré des livres extraordinaires autant pour moi que pour mes élèves. Dans littérature de jeunesse, il y a surtout le mot littérature. C'est de cette façon que j'ai abordé l'écriture. J'écris pour tout le monde et j'ai beaucoup de retours de lecteurs adultes, voire très âgés (j'en mets d'ailleurs souvent en scène dans mes textes).

Quant à cette mission de mise en garde que vous décelez, je ne me l'assigne pas. Si vous la jugez



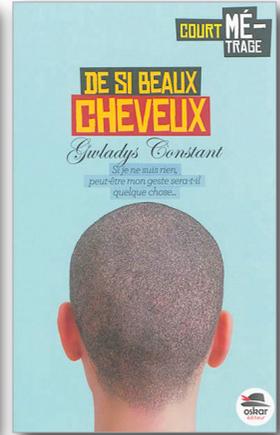
↑ Gwladys Constant : *Lettre aux bourreaux de ma sœur*, Oskar, 2018 (Les Romans de la colère).



↑ Gwladys Constant : *L'étendard collégien est levé!*, Oskar, 2013 (Court Métrage).



↑ Gwladys Constant : *Le Mur des apparences*, Rouergue, 2018 (DoAdo).



↑ Gwladys Constant : *De si beaux cheveux. Si je ne suis rien, peut-être mon geste sera-t-il quelque chose.*, Oskar, 2016 (Court-Métrage).

présente, c'est tant mieux. Moi je suis portée par des situations, des rencontres, des sentiments. Le réel. Je ne pense pas avoir une imagination débordante et fantaisiste.

Dans mes classes de collègue, je commençais toujours mes cours par un petit moment de lecture à haute voix, pour le plaisir. Autant c'était simple avec les sixièmes et les cinquièmes de trouver des histoires susceptibles de leur plaire, autant c'était compliqué avec les plus grands. Une fois, une classe de quatrième m'a demandé «vous pourriez pas nous lire des livres qui parlent de nous?». Je ne sais plus quel écrivain a dit que l'on écrit les livres qui nous manquent mais, s'agissant d'écrire pour les jeunes, je crois que ce manque est mon point de départ.

**Le versant féminin de la violence est un sujet très présent dans votre œuvre. Dans *De si beaux cheveux*, long monologue d'une élève de Terminale sur la féminité au quotidien, vous dressez le constat d'une dégradation des conditions de vie des filles dans l'espace public et scolaire.**

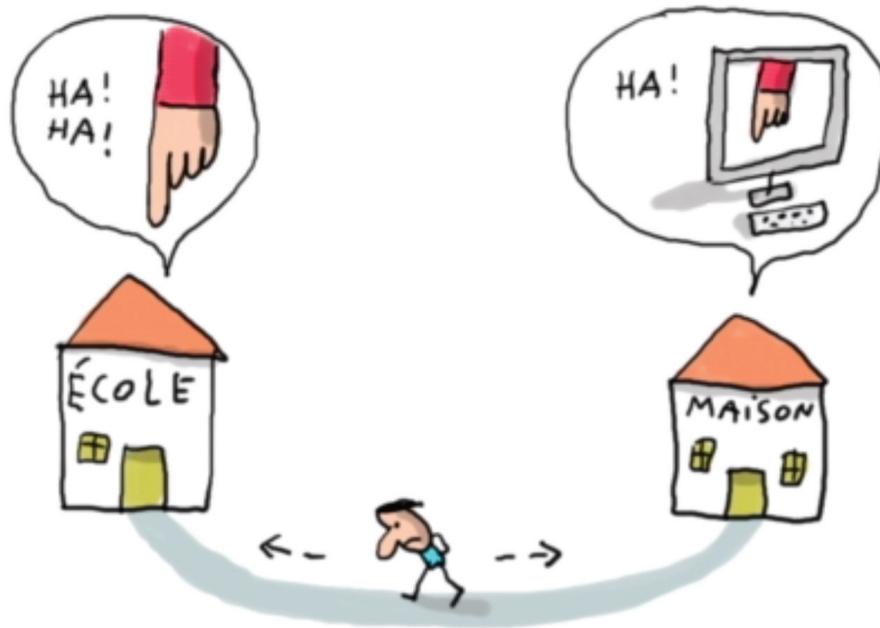
Je suis femme, romancière et prof, tout va ensemble. Cette question me touche personnellement depuis longtemps. Ça m'intéresse de ramener cette ques-

tion dans la sphère adolescente, comme Virginie Despentes a pu le faire pour les adultes. Ce n'est pas à 25 ou 30 ans que les filles doivent commencer à se questionner sur la place qui leur est donnée.

**Pour une fille, est-ce plus violent d'être en Terminale aujourd'hui que ça l'était à votre époque?**

Oui. Ça a empiré je crois. Je le mesure à ce que je vois sur les murs de la ville, dans la presse, dans les clips, dans ce que j'entends entre mes élèves... Même si je n'en parle avec eux et elles que par le prisme des textes que nous étudions. «La déclaration des droits de la femme» d'Olympe de Gouge par exemple. C'est plus compliqué aujourd'hui et beaucoup pour des questions d'image. Les filles sont prises entre des exigences physiques de plus en plus affichées et les insultes que cela peut générer en retour. La proposition faite aux filles par notre époque est double et perturbante : soit belle, mince, maquillée, bien habillée, mais si tu l'es, on peut te traiter de pute (*De si beaux cheveux*, inspiré d'un fait divers, s'en fait l'écho). Et que l'on ne s'y trompe pas : je travaille dans un lycée tout à fait ordinaire, dans une ville tout à fait ordinaire.

↓  
III. Jacques Azam : « C'est quoi le harcèlement  
à l'école? »  
in : 1jour1question  
<https://www.1jour1actu.com/info-animee/>



**Dans *Le Mur des apparences* vous inscrivez votre intrigue dans un lycée vu comme une jungle...**

Parce que c'en est une! Vraiment. Le réel de ce que vivent les élèves peut faire illusion le temps d'un cours, mais quand vous regardez et écoutez ce qui se joue dans les couloirs, dans la cour... là c'est très différent, et c'est très compliqué. C'est une réalité qui nous échappe largement à nous enseignants (comme ça échappait à mes profs quand j'étais moi-même élève). C'est compliqué d'avoir des bonnes notes, de ne pas correspondre à une norme physique ou de lui correspondre trop. Il n'y a pas de bonnes situations.

**Au milieu de tout cela, vous posez de la littérature... À quoi sert la littérature?**

Précisément à faire accéder la violence à un plan supérieur. À la styliser. Quand j'étais en quatrième (la pire année de ma vie!), je me souviens d'avoir lu *Carrie*, de Stephen King, et ce livre m'a fait un bien fou! C'était un bon moyen de sublimer la violence qui m'entourait, ou ma colère de l'époque. Ce que ne permet pas l'image de cinéma, qui est plus frontale, trop proche du réel. La littérature, qui passe par les mots et rien que les mots, reconstruit autrement ces images.

**Quand les médiateurs s'inquiètent de la violence des livres qu'ils doivent conseiller aux adolescents, que répondez-vous à leur inquiétude?**

En vérité, cette question se pose surtout chez l'éditeur, qui est notre premier lecteur, qui accepte, refuse ou amende notre proposition. Mais je me demande, pour certains, s'ils se rendent bien compte de ce que ces jeunes lecteurs lisent et étudient au collège et au lycée. Se souviennent-ils de ce que les classiques racontent? En terme de violence, je ne connais pas pire. C'est même abominable! Ce vieux gars qui met une petite fille de 4 ans au couvent pour être bien sûr qu'elle reste assez stupide pour l'épouser contre son gré quand elle en aura 16, c'est pas mal, non (*L'École des femmes* de Molière)? Chez Zola on est condamné par son milieu et l'hérédité: à père alcoolique, fils alcoolique, un point c'est tout. Relisez Racine, relisez Baudelaire! Aucun texte de littérature jeunesse n'oserait ça! C'est quand même curieux que ce fossé ne soit pas pris en compte, conscientisé.

**Sans vouloir vous contredire, l'effet de proximité et de réel de la littérature contemporaine ne vient-il pas accentuer ce sentiment de violence quand son inscription dans le passé le met à distance?**

Mais on nous demande de réactualiser ces classiques, de les mettre en perspective et je vous promets que la mort de Gavroche n'a rien à prouver côté modernité! Ensuite, il est vrai, n'est pas Zola ou Racine qui veut, c'est certain. Enfin, je crois que l'on sous-estime la connaissance que les jeunes lecteurs ont du monde dans lequel ils vivent. Ils en sont même très avertis et très tôt. Je m'inquiétais récemment de ce qu'une toute jeune fille de 12 ans lise *Le Mur des apparences* (où il y a quand même une situation de viol au sein de la famille qui se conclut par un suicide). Mais ça ne lui a posé aucun problème, m'ont dit ses parents. Moi, au même âge, j'aurais été traumatisée. Par exemple, je regrette encore d'avoir lu *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*<sup>1</sup> trop jeune.

**Vous dites que le rôle de filtre revient en première instance à l'éditeur. Avez-vous eu parfois du mal à publier des textes à cause de la violence qu'ils mettaient en scène?**

Étonnamment c'est avec *Offense dans la cité*, qui est aujourd'hui dans la sélection du Prix des incorruptibles, que j'ai rencontré le plus de difficulté. Il a été refusé trois fois avant d'être publié chez Oskar<sup>2</sup>.

**Depuis 2010, vous avez multiplié les titres. Répondez-vous à un sentiment d'urgence?**

C'est mon rythme. Peut-être que ça se tarira, mais pour l'instant j'obéis à une nécessité. La question du rythme de publication est davantage la question de mes éditeurs. Et vous n'imaginez pas le nombre de romans que j'ai écrits et qui ne paraîtront pas!

**Un mot sur le projet qui vous occupe en ce moment?**

J'ai eu envie de me plonger dans le monde des explorations urbaines et je viens de finir un roman sur l'urbex, mais je ne sais pas encore s'il sera publié, ni où... ●

*Propos recueillis le 17 janvier 2019.*

1. Gallimard, 1983.

2. Roman pour lequel le CNLJ avait prononcé un avis très réservé.